

Lurelu



Regard sur l'intimidation

Rachel DeRoy-Ringuette et Sophie Michaud

Volume 37, numéro 3, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DeRoy-Ringuette, R. & Michaud, S. (2015). Regard sur l'intimidation. *Lurelu*, 37(3), 7–10.

Regard sur l'intimidation

Rachel DeRoy-Ringuette et Sophie Michaud



Z

Depuis quelques années, les divers cas d'intimidation à l'école ont un poids médiatique important au Québec. Dans la foulée de ce phénomène, Jasmin Roy a créé, le 1^{er} novembre 2010, une fondation éponyme qui a pour mission de lutter contre l'intimidation faite aux enfants et aux adolescents en milieu scolaire. Dans le même ordre d'idées, la littérature pour la jeunesse s'avère un des moyens utilisés pour aider à contrer l'intimidation, mais propose-t-elle des pistes de solution? Les situations mises en scène sont-elles crédibles? Les personnages présentés représentent-ils convenablement tous les acteurs de ce problème social? Pour cet article, nous avons consulté des œuvres publiées au Québec entre 2010 et 2014, destinés aux enfants, aux préadolescents et aux adolescents. Les textes retenus sont des récits socioréalistes où l'intimidation, pratiquée et vécue par des enfants et des adolescents, occupe une place prépondérante dans l'histoire. Pour débiter, nous avons cru important de définir le concept de l'intimidation, puis de dégager les grandes tendances dans les récits en passant en revue les personnages, les types d'intimidation et les moyens proposés pour régler la situation. Certains cas d'exception seront aussi présentés.

L'intimidation : une définition

D'abord, une définition du concept de l'intimidation s'impose. Selon Frédérique Saint-Pierre, l'intimidation diffère des railleries ponctuelles ou des comportements violents maladroits.

«On parle d'intimidation ou de harcèlement quand une ou plusieurs personnes éprouvent du plaisir à utiliser leur pouvoir pour maltraiter de façon répétitive et constante une ou plusieurs autres personnes. Les propos tenus ou les gestes faits [...] le sont à répétition et de manière harcelante, sur une période allant d'un à plusieurs mois, [...] avec une intention de nuire publiquement à la personne qui est ciblée [...] en lui faisant éprouver humiliation, frayeur et désarroi» (p. 19).

L'intimidation se différencie donc des blagues occasionnelles pour taquiner. En revanche, Tel-Jeunes affirme que «des moqueries, même anodines, peuvent devenir de l'intimidation si elles sont blessantes et causent de la détresse». Selon cette définition, dès que la personne visée par les blagues se sent humiliée, elle fait face à de l'intimidation.

Selon les textes à l'étude, il y a quatre types d'acteurs dans une situation d'intimidation : l'intimidateur, la victime, les témoins et les adultes. Toutefois, si le narrateur est souvent la victime et parfois un témoin, il n'est que très rarement l'intimidateur, sauf si celui-ci a déjà été lui-même victime d'intimidation et que, par mécanisme de défense, il ait inversé les rôles. C'est le cas de Jocelyn, dans *La brute et la belle*.

Les victimes

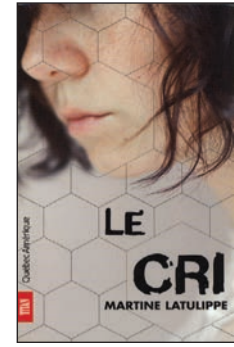
Dans les récits pour adolescents, les victimes possèdent parfois des caractéristiques physiques ou psychologiques non conformes et elles sont mises de l'avant, avec plus ou moins d'insistance. Dans *La chute de Sparte*, le léger boitement de Steeve ne semble pas être la raison pour laquelle il ait été rejeté : «Comme la mort, la cruauté adolescente frappe aveuglément, sans morale ni remords. Cette fois, c'était à mon tour d'en être victime» (p. 28). De son côté, Jacob (*Le coup de la girafe*) est surnommé le PACOM, diminutif de «Pas comme les autres», et est mis à l'écart et humilié à cause de sa déficience intellectuelle. Pour Jules, dans *Le silence des autres*, les causes de son malheur proviennent d'une grande facilité à l'école et de son désintérêt pour les sports. Quelquefois, les victimes ne présentent aucun signe distinctif. Par exemple, c'est la diffusion d'une photographie de Chloé (*Je veux que ça arrête*), seins nus, dans une pose suggestive, qui alimente les intimidateurs.

À plusieurs reprises, les différences se situent au chapitre des conditions économiques de la famille et elles motivent les élèves à ostraciser la victime. Dans *Eux et Le cri*, les victimes ne se parent pas de vêtements onéreux ni de marques à la mode. Pour Jacob (*Le coup de la girafe*), le fait que sa mère flirte avec la prostitution pour subvenir à leurs besoins s'ajoute à sa différence intellectuelle dans les situations d'intimidation.

Dans les récits destinés aux préadolescents, ces différences sont moins exploitées par les auteurs. En effet, il n'est pas rare que l'intimidation commence sans raison apparente. Ainsi, dans *Jane, le renard et moi*, Hélène devient la cible du jour au lendemain. Si un graffiti dans les toilettes indique : «Hélène pèse deux cent seize!» (p. 12), la représentation graphique d'Hélène montre une jeune fille de poids normal. Félix (*Je n'irai pas en classe de neige*) a été rejeté sans raison dès son arrivée dans sa nouvelle école. Avant son déménagement, il était intégré au groupe et avait plusieurs amis.

Dans les miniromans et les albums pour plus jeunes, les différences, somme toute assez banales, sont souvent au cœur de l'intimidation. Ainsi, la couleur des cheveux, le gabarit, la santé précaire ou les talents particuliers, notamment pour les arts, sont autant de raisons pour lesquelles les personnages sont ridiculisés.

De façon générale, les victimes vivent l'intimidation dans tous les lieux reliés à l'école : la cours de récréation, les couloirs, la salle de classe, la cafétéria, les toilettes, les vestiaires, le gymnase et l'espace entourant les casiers. Les déplacements tels que le trajet en autobus ou le retour à pied offrent aussi des occasions de prédilection pour faire souffrir les victimes. Une exception se trouve dans notre



corpus : Simon (*Simon et les grands cornichons*) rencontre ses intimidateurs à l'hôtel, lors d'une fin de semaine de vacances à Québec avec sa famille. Quant aux victimes de cyberintimidation, elles sont éprouvées par le biais des réseaux sociaux, Facebook en tête.

Dans son ouvrage, Frédérique Saint-Pierre relève plusieurs comportements typiques aux victimes d'intimidation, comme une anxiété exacerbée et une réticence à se rendre à l'école. C'est le cas de plusieurs personnages étudiés, autant enfants, préadolescents ou adolescents, qui ressentent de l'angoisse à l'idée de retrouver leurs agresseurs. Afin de fuir leurs bourreaux, la plupart des victimes évitent de passer par la porte principale de l'école, font des détours pour s'éloigner de ceux qui les brutalisent, comptent le temps pour se rendre d'un point à l'autre, se changent dans les toilettes plutôt que dans les vestiaires après le cours d'éducation physique, quittent l'école en courant dès que la cloche sonne, mangent dans les toilettes ou essaient de se faire invisibles en longeant les murs. Certains choisissent de feindre la maladie ou de se blesser pour ne pas participer à certaines activités. Ainsi, en regard des comportements décrits par Saint-Pierre, ces actions démontrent un certain réalisme.

Les personnages, selon leur personnalité et leur capacité à encaisser les agressions, réagissent de façon bien différente face à l'intimidation, si l'on ne tient pas compte de la dénonciation. Les plus jeunes choisissent la fuite, en pratiquant, par exemple, l'école buissonnière. Les personnages adolescents, quant à eux, tentent de faire cesser la souffrance par la prise d'alcool ou par une tentative de suicide. D'autres, principalement des garçons, répondent à la violence par la violence : ils se défendent et, parfois même, deviennent le bourreau de leurs bourreaux. De son côté, Maude (*Le cri*) ne réagit jamais devant ses agresseurs, jusqu'à ce qu'elle craque et lance un cri dans l'autobus qui ramène les élèves de New York : «Un cri, un seul, un cri de bête blessée qui contient toute la douleur du monde [...] un cri qui exige la paix, qui réclame qu'on la laisse tranquille» (p. 112).

Les intimidateurs

De façon générale, les intimidateurs possèdent des caractéristiques physiques qui les favorisent par rapport à la victime. Pour les plus jeunes, les intimidateurs sont plus vieux, donc plus forts, et dominant leur victime. Ils se servent à la fois du taxage, de l'agression physique, en bousculant et en endommageant les objets de la victime, ainsi que de l'intimidation verbale, en utilisant les moqueries, les insultes, les menaces, les surnoms et les humiliations, pour dénigrer une personne.

Dans les récits pour adolescents, les intimidateurs répondent très souvent à un modèle de perfection, ou du moins aux stéréotypes souvent véhiculés dans les films américains pour adolescents. En guise d'exemple, dans *Eux*, les personnages masculins «ont des cheveux parfaits et des peaux parfaites et des gueules de champions sportifs» (p. 7), et dans *Le cri*, Sabrina a des cheveux longs blonds, un bronzage parfait et un sourire de mannequin. En revanche, si les garçons commettent généralement des agressions physiques et de l'intimidation verbale, les filles sont plus indirectes dans leur façon de faire. Outre l'intimidation verbale, elles utilisent surtout l'intimidation sociale, par la propagation de rumeurs, par l'exclusion ou le fait d'ignorer une personne. Elles se spécialisent également dans la cyberintimidation. Cela mentionné, deux garçons s'y adonnent également dans *Le silence des autres*, par des photographies et des vidéos qui traitent Jules d'homosexuel.

Dans tous les textes, les agresseurs dominent socialement par la place qu'ils occupent au sein du groupe, ce qui les rend populaires. Ils prennent plaisir à se payer la tête des gens autour d'eux, car ils se sentent au-dessus de la masse. Ils contrôlent à la fois la victime, le groupe et leurs amis. Par contre, ils agissent rarement seuls : ils exploitent la force du nombre pour s'en prendre à une victime.

Peu de textes mettent en lumière le comportement des agresseurs, on les voit agir sans explications, sauf lorsqu'il s'agit clairement de transfert de comportements et de situations dont ils sont victimes dans leur cellule familiale. Par exemple, la star de l'équipe de football, Tommy Geoffrion (*Le silence des autres*), vit lui-même de la pression, canalisée par des paroles humiliantes, de la part de son père : «Tu as joué comme un pied [...] Tu laissais tes adversaires traverser le terrain comme si de rien n'était. On dirait qu'ils te faisaient peur! Une vraie tapette!» (p. 133) Il fait donc subir ce qu'il vit lui-même à quelqu'un d'autre. Dans le cas de Jess (*Je veux que ça arrête*), c'est la vengeance et le désir d'aider sa meilleure amie Noémi, lorsque cette dernière découvre des photos suggestives d'une rivale sur le cellulaire de son petit ami, qui motivent son geste de publier les photos embarrassantes de Chloé, à l'aide d'un faux compte Facebook.

Les témoins

Bien souvent malgré eux, les témoins jouent toujours un rôle crucial dans la dynamique de l'intimidation. Selon Saint-Pierre, «leur présence plus ou moins silencieuse et leur abdication devant l'expression de la violence viennent cautionner et renforcer les conduites de l'intimidateur» (p. 80). Dans les récits, il y a d'abord le témoin qui s'identifie à l'intimidateur. Il ressent du plaisir devant les scènes reliées à



l'intimidation. Ce témoin participe à l'intimidation par des rires, des invectives ou des bousculades. Morve et Bobette, surnommés les « colocus » d'Imbeault dans *Le coup de la girafe*, en sont de bons exemples : « Quand Morve et Bobette ne collent pas au derrière de leur chef de meute, ils sont beaucoup moins courageux » (p. 51). Cela ne les empêche toutefois pas de prendre part aux situations d'intimidation provoquées par Imbeault. Ce type de témoin peut également collaborer à l'intimidation en attirant l'intimidateur où se trouve la victime, comme le fait Annie, dans *Solitude armée*. La sœur jumelle de Justin prévient l'intimidateur par texto que son frère a quitté la classe, et la victime se fait agresser dans les toilettes à cause d'elle.

Ensuite, il y a le témoin qui ignore la situation et décide de se taire. Plusieurs raisons motivent ce choix, soit pour faire partie du groupe populaire de l'école, soit par crainte de représailles de la part de l'intimidateur, soit sans raison apparente, parce qu'ils ne se sentent pas concernés : « Il y avait ceux qui détournaient le regard, qui faisaient semblant que ça n'existait pas. Ils faisaient que je me noyais, mais prétendaient ne pas savoir nager. » (*Eux*, p. 21.) Ainsi, le silence tient à distance les foudres de l'intimidateur, mais encourage l'agresseur à persévérer dans ses attaques.

D'autres témoins, présents dans *Le silence des autres*, sont convaincus que les victimes sont responsables de leur sort : « C'est à ceux qui se font intimider de réagir [...] Y'ont jusse à pas se laisser faire. Pis à s'organiser pour pas faire de niaiseries qui se retrouvent en ligne! » (p. 170) Ces témoins ne font preuve d'aucune pitié pour les victimes et ne comptent rien faire pour elles.

Enfin, il y a un dernier type de témoin, celui qui dénonce l'intimidation et qui tente d'aider la victime. Ces personnages démontrent de l'empathie pour les victimes et interviennent de diverses façons mais, le plus souvent, elles dénoncent les agresseurs auprès des adultes ou s'imposent face aux intimidateurs. Dans *Le cri*, Antoine intercède, à plusieurs reprises, auprès de ses amis pour qu'ils cessent d'intimider Maude et Alexia. Dans *Pierre et les voyous*, Clara raconte l'épisode d'intimidation vécu par Pierre à son père, et ce, en plus de le défendre devant les agresseurs lors des épisodes d'intimidation.

Les adultes

Dans tous les récits étudiés, les parents ne voient pas que ce que leur enfant vit et, dans l'ignorance, ne peuvent agir. Dans les textes pour les plus jeunes, les parents, entre autres ceux de Simon (*Simon et les grands cornichons*) et de Pierre (*Pierre et les voyous*), interviennent dès qu'ils apprennent ce qui se passe. Dans *Léon la cible*, aucun adulte n'est mis en scène. Il semble opportun de mentionner que plusieurs

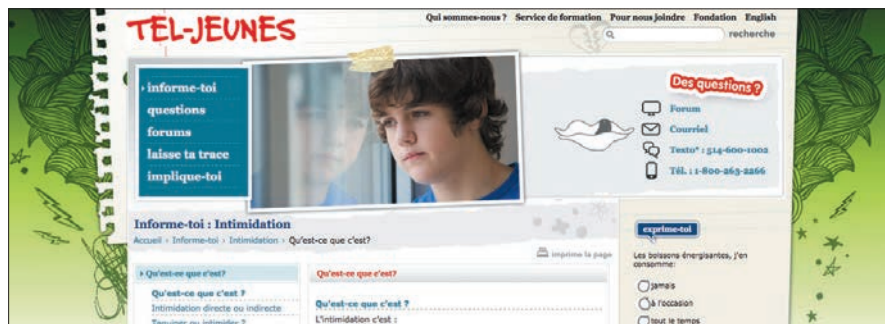
victimes ne se confient pas à leurs parents, par peur de leur déplaire, de les décevoir, de les importuner. Félix croit, bien sûr à tort, que « ses parents ne doivent pas découvrir qu'il est le *reject* de la classe, ils auraient trop honte de lui et ils ne l'aimeraient plus » (p. 24).

Dans les textes pour adolescents, si certains personnages dénoncent la situation à leurs parents, ils reçoivent souvent des conseils vides comme dans *Eux* : « Défends-toi, qu'on m'a dit. », « C'est juste des p'tits baveux, laisse-les faire, qu'on m'a dit. », « On passe tous par là, qu'on m'a dit. » (p. 18) Les parents ne semblent pas toujours saisir la gravité de la situation et les blessures que cela entraîne chez leur enfant. Il arrive parfois que certains adultes mettent en garde les personnages contre l'intimidation. C'est le cas de la mère d'Alexia (*Le cri*), ayant été elle-même intimidatrice à l'adolescence, elle expose ses craintes à sa fille.

Si les parents s'impliquent parfois, le personnel enseignant s'avère peu proactif dans la lutte à l'intimidation. Les exemples où le personnel scolaire ignore intentionnellement les situations qui se déroulent sous leurs yeux sont multiples, et ce, dans tous les récits étudiés. La raison principale évoquée est qu'il ne veut pas nuire davantage à la victime. Ainsi, les adultes démontrent leur impuissance devant ce problème d'envergure. Lorsqu'ils placent les intimidateurs devant leurs actes, c'est souvent en présence des victimes, et les deux sont alors réprimandés. D'ailleurs, il suffit souvent à la victime de s'imposer par les poings, dans un geste d'autodéfense, pour se retrouver suspendue à la place de l'intimidateur. S'il y a une exception dans le corpus étudié, c'est l'enseignant d'éthique et culture religieuse dans *Le silence des autres* qui, après avoir constaté le problème d'intimidation dans son école, développe un projet qui implique tout le monde : les directeurs, les enseignants et les élèves.

Les façons de régler la situation

Force est de constater que peu de récits apportent des solutions aux problèmes de l'intimidation. Chez les plus jeunes, si la solution avancée est souvent celle de la dénonciation, celle peu crédible de sauver son intimidateur d'une fâcheuse posture est aussi mise de l'avant. Par exemple, Tyrano pose un acte héroïque et sauve son tortionnaire de la noyade. Canciani, quant à elle, suggère que le temps résout la situation puisqu'elle transforme sa victime chenille en joli papillon. Chez les adolescents, les auteurs terminent souvent leur récit de façon sensationnaliste avec des blessés et des morts. Dans *Je veux que ça arrête*, les agresseurs font face à des poursuites judiciaires et subiront un procès : « Ils risquent d'être reconnus coupables de harcèlement volontaire et tentative d'homicide involontaire » (p. 103).



Lyne Vanier est l'une des seules, parmi les auteurs, à proposer une véritable solution à l'intimidation à travers les actions de son enseignant d'éthique et culture religieuse qui, à l'aide des autres enseignants, ébauche un plan d'intervention pour contrer l'intimidation. Il s'agit d'associer une dizaine d'élèves de plusieurs niveaux, à raison d'une rencontre par semaine, pour discuter de l'intimidation et élaborer un projet commun. Vanier tire ce projet d'un livre américain, *The Bully Society*, dans lequel se trouvent des exemples d'écoles qui ont implanté ce genre de projets.

Les ressources externes

L'intimidation étant un sujet délicat, certains éditeurs choisissent d'intégrer des ressources externes pour aider les lecteurs à trouver des renseignements sur le phénomène. Par ces ajouts, les éditions de l'Homme, de Mortagne, Pierre Tisseyre et Québec Amérique guident les adolescents aux prises avec ce problème vers des ressources. Ils outillent la clientèle cible sur le problème social.

Conclusion

La littérature pour la jeunesse présente des personnages crédibles dans les récits sur l'intimidation, que ce soit les victimes, les agresseurs et les témoins, qui vivent des épisodes plutôt réalistes. Malheureusement, tous les livres ne sont pas porteurs d'espoir, tout comme l'est la dure réalité des victimes d'intimidation. Les ressources citées à la fin seraient, pour plusieurs, l'une des seules solutions envisageables. Le plus décevant dans cette étude est le triste constat du rôle joué par l'adulte dans les récits. Nous souhaitons que les prochains titres sur le sujet proposeront des adultes plus actifs et plus outillés face à l'intimidation. De même, il serait intéressant de creuser la question de l'intimidateur, qui est, jusqu'à maintenant, à peine effleuré par les auteurs.



Bibliographie

- FONDATION JASMIN ROY. *Mémoire de la Fondation Jasmin Roy [...]*, 2012. www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/CCE/mandats/Mandat-17755/memoires-deposes.html.
- KLEIN, Jessie. *The Bully Society*, New York, New York University Press, 2012.
- SAINT-PIERRE, Frédérique. *Intimidation et harcèlement : ce qu'il faut savoir pour agir*, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2013.
- TEL-JEUNES. Section Intimidation, <http://teljeunes.com>.

Bibliographie des ouvrages analysés

- ADDISON, Marilou. *Solitude armée*, de Mortagne, 2012.
- APOSTOLSKA, Aline. *Je veux que ça arrête*, de l'Homme, 2014.
- BIZ (Sébastien Fréchette). *La chute de Sparte*, Leméac, 2011.
- BOUCHARD, Camille. *Le coup de la girafe*, Soulières éditeur, 2012.
- BOUTIN, Mathieu et Paule TRUDEL BELLEMARE. *Pierre et les voyous*, Planète rebelle, 2010.
- BOISVERT, Isabelle. *Au-delà des apparences*, de Mortagne, 2014.
- BRITT, Fanny. *Jane, le renard et moi*, la Pastèque, 2012.
- CANCIANI, Katia et Christine BATTUZ. *Léon la cible*, collection «Raton laveur», Bayard Canada Livres, 2012.
- CHALLET, Olivier. *Max et Freddy la terreur*, du Boréal, 2012.
- CHOUINARD, Gilles. *Tyrano, une préhistoire de l'intimidation*, la Bagnole, 2012.
- DE REPENTIGNY, Myriam. *Moi, Zèbre Bouchard*, Soulières éditeur, 2013.
- GODIN, Éric. *La brute et la belle*, Soulières éditeur, 2014.
- GRATTON, Andrée-Ann. *Simon et les grands cornichons*, Pierre Tisseyre, 2012.
- ISABELLE, Patrick. *Eux*, Leméac, 2014.
- LATULIPPE, Martine. *Le cri*, collection «Titan», Québec Amérique, 2012.
- LATULIPPE, Martine. «J'ai douze ans», dans *Neuf bonnes nouvelles et une moins bonne*, la Bagnole, 2012.
- LASNIER, Marie. *Prière de ne pas déranger*, du Phœnix, 2011.
- ROUY, Martine. *Je n'irai pas en classe de neige!*, Hurtubise, 2011.
- VANIER, Lyne. *Le silence des autres*, Pierre Tisseyre, 2013.



Eux, lauréat 2014 du Prix Jeunesse des libraires du Québec; *La chute de Sparte*, lauréat 2013 du même prix, et lauréat 2012 du Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal; *Jane, le renard et moi*, lauréat 2013 du même prix et du Prix littéraire du Gouverneur général du Canada 2013, volet Jeunesse, illustration.